



HAL
open science

L'information télévisée : historisation du réel ou asservissement de l'Histoire

Jean-Claude Soulages

► **To cite this version:**

Jean-Claude Soulages. L'information télévisée : historisation du réel ou asservissement de l'Histoire. Mathien Michel (dir.). La médiatisation de l'histoire, ses risques, ses espoirs, Bruxelles, Bruylant., 2002. hal-02562523

HAL Id: hal-02562523

<https://hal.science/hal-02562523>

Submitted on 4 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'information télévisée : historisation du réel ou asservissement de l'Histoire

Jean-Claude SOULAGES,

Maître de conférences au CUEJ (Centre Universitaire d'Enseignement du journalisme), Robert Schuman, Strasbourg 3.

Chercheur au CAD (Centre d'analyse du discours) Paris 13.

Tout un chacun est à même d'en dresser le constat, le temps de l'Histoire se situe bien aux antipodes de celui de l'Actualité. Le temps historique entre en contradiction avec l'évolution structurelle de celui des médias de masse. On est tenté d'ajouter que cette contradiction ne concerne plus uniquement la temporalité spécifique des médias électroniques —susceptibles de recourir au "temps réel" celui du direct de la radio ou bien de la télévision. Ce temps long de l'histoire apparaît également en porte-à-faux face aux transformations en cours dans la presse écrite qui voit la plupart de ses éditions connaître une deuxième existence en ligne mais aussi une cohabitation forcée avec des sources d'information en continu (radio, télévision, web). D'évidence, ces écarts s'étendent également aux contenus informatifs. La saillance typique des faits journaliers que nos organes d'information relatent a bien peu de rapport avec la tectonique propre au magma historique. L'actualité que les médias informatifs véhiculent n'en constitue au mieux que l'une des strates de surface. Ce qui n'empêche aucunement les journalistes de solliciter son autorité dans leur travail de documentation de notre présent. En effet, dès que l'inertie du *statu quo* géopolitique vient à se rompre, face à une forme d'angoisse du vide informationnel, ces derniers convoquent l'expertise de l'historien ou du géographe pour leur emprunter certaines clefs voire quelques causes définitives. Or la complexité initiale de l'approche savante se trouve rapidement schématisée et polarisée laissant libre cours à la circulation de représentations plus malléables et surtout beaucoup plus parlantes. Il convient d'ajouter que la machinerie médiatique, surtout lorsqu'il s'agit de l'information télévisée, apparaît comme une formidable machine prospective —quasi a-historique— à fabriquer de l'oubli. De façon inexorable, une nouvelle en chasse une autre et le rappel ou la répétition y ont bien mauvaise presse. Dernière distorsion, la question du point de vue : si celui de l'historien demeure toujours homogène et uniponctuel dans le temps, celui des journalistes apparaît tout à fait variable et multiple.

Mon propos n'a nullement pour but de revisiter ici les identités et les pratiques respectives du journaliste et de l'historien — d'autres s'y sont consacrés et ont apporté leurs propres réponses. Il s'agit plutôt d'éclairer un des moments du discours de l'information télévisée celui précisément où le regard que les journalistes portent sur les faits du présent se ressource à travers le rappel d'événements appartenant à un passé proche ou lointain afin d'alimenter le défilé des images du jour. C'est ce mécanisme parmi d'autres que nous avons pu observer dans l'étude du traitement médiatique de la guerre en ex-Yougoslavie par la télévision française.

Dans un premier temps, je vais m'attacher à décrire ce procédé, quitte à revenir au terme de l'examen de ces mécanismes d'historisation de l'actualité, sur les rapports entre Histoire et Journalisme et, entre autres, sur la typologie proposée en son temps par Yves Lavoine.

Une forme itérative : la scénarisation rétrospective

Le travail de recherche sur la couverture télévisée de la guerre en ex-Yougoslavie entrepris par le Centre d'Analyse du Discours a donné lieu à un certain nombre d'innovations méthodologiques que je vais exposer rapidement et qui ont été développées de façon plus approfondie dans différentes publications.

Cette recherche menée dans le cadre de l'Inathèque a permis de rassembler un corpus de près de 9000 sujets de journaux télévisés diffusés de 1990 à 1994 et de leur appliquer un certain nombre de traitements quantitatifs et qualitatifs. L'interface informatique élaborée dans le cadre de notre recherche a permis l'introduction de nouveaux champs de description, des *variables de contenu*, correspondant à des paramètres d'analyse définis par le chercheur. Ces *descripteurs-utilisateurs* correspondent à des catégories de description que nous avons appelées *domaines scéniques*. Ces variables de contenu (10 domaines scéniques) liées à des orientations sémantico-référentielles vont donner le jour à une forme de stratification sémantique de la thématique déclinée en différentes scènes : *scène du conflit guerrier*, *scène civile*, *scène humanitaire* ou *scène diplomatique*, etc. Leur distribution tout au long de la période atteste de l'importance respective de ces univers de référence convoqués à un moment *t* de la couverture télévisuelle. Distribution qui fait sens quant à l'orientation de l'interprétation de l'événement proposée par chaque journal télévisé, voire chaque chaîne. En un certain sens, la méthodologie utilisée nous a permis pour la première fois d'objectiver le flux de l'information télévisée des chaînes françaises concernant un thème-événement en procédant à une sorte de "radiographie" diachronique de l'évolution du regard médiatique tout au long du conflit.

Par ailleurs, ces mêmes outils ont contribué dans un deuxième temps à mettre en évidence une structuration beaucoup plus spécifique ayant trait aux formes mêmes de la médiatisation télévisuelle. Et en premier lieu, parmi ces phénomènes de ritualisation, ont été dégagées ce que nous avons appelé des *formes de scénarisation*. Cette notion de scénarisation, essentiellement descriptive, recouvre les procédés récurrents de mise en discours (audiovisuel) à partir duquel le tissu événementiel va acquérir une certaine saillance. En sélectionnant les traits et composantes "télégéniques" du flux événementiel, la médiation télévisuelle vient se couler dans des schémas préconstruits d'où surgissent ces formes typifiées de récits : *le compte rendu*, *le récit de vie*, *les univers antithétiques*, etc.

Cela nous a permis de constater que, tout au long de cette guerre, l'Histoire n'a pas manqué d'être convoquée mais de façon épisodique, cyclique, pourrait-on dire, puisqu'elle n'entre effectivement en scène qu'à chaque fois que le conflit atteint un point paroxystique qui laisse les journalistes désemparés. À chacune de ces occasions, ceux-ci orientent leur regard sur la généalogie du conflit pour tenter d'en broser une fresque explicative susceptible d'éclairer ponctuellement le cours des événements. Comme si l'Histoire, dotée de son propre *tempo*, appartenait toujours de façon subreptice aux coulisses de l'événement. Dans les journaux télévisés, ce phénomène s'incarne dans une forme de scénarisation tout à fait stable. Ce que nous avons dénommé la *reconstruction rétrospective* apparaît dès le début de cette guerre dont les journalistes s'efforcent de déterminer la genèse et les facteurs de développement. Lors de chaque temps fort du conflit et de façon quasi systématique, ce procédé routinier propose au téléspectateur un processus de recadrage et d'ancrage des dernières péripéties de l'actualité de la guerre en la rattachant à une tentative d'historisation des faits rapportés. De fait, ces sujets qui dépassent les deux minutes (— de 2' à 3' 30— diffusés dans le journal de 20 h et repris parfois dans d'autres éditions) fonctionnent comme des résumés (des épisodes précédents), fournissant à chaque fois de nouvelles ressources interprétatives au public du média en fonction des fluctuations du regard explicatif des instances d'information. Ils convoquent parfois — convient-il de préciser assez rarement — de véritables historiens (Paul Garde, André Sellier, Jacques Rupnik) ou des experts en géopolitique essentiellement à la fin du conflit. De 1990 à 1996, 44 sujets seront diffusés, intitulés soit "rétrospective", "historique", "rappel", "anniversaire", etc. Ils fonctionnent comme des bilans provisoires du conflit tout en participant à certains moments clés à l'introduction d'une nouvelle orientation du regard journalistique.

Des contextes de description fluctuants.

Ces procédés de cadrages historiques peuvent être regroupés en quatre

grandes familles thématique et se distribuent chronologiquement tout au long du traitement médiatique de la façon suivante :

- Le premier (1990-1991) est rattaché à l'éclatement de la Fédération Yougoslave et à l'effondrement des régimes communistes de l'Est ; on évoque alternativement " la mosaïque yougoslave " tenue par la " poigne de fer de Tito " ou bien unifiée sous son " paternalisme bienveillant ", la " fin de l'équilibre né de l'affrontement des deux supergrands ", " une faible Serbie pour une forte Yougoslavie ", la " Serbie communiste ", le " pouvoir communiste serbe ", " l'ordre communiste ou le chaos ". Le début du conflit est marqué par un effacement des dénominations nationales au profit de désignations purement juridico-institutionnelles, la Fédération, l'Armée Fédérale, les milices locales, une guerre civile ou une guerre de sécession, etc.
- La deuxième tentative d'historisation (1992-1993) atteste d'un glissement insensible de qualification du conflit qui passe d'une guerre civile à une guerre de religion, les métaphores et les images abondent : on remonte à 395 après JC avec la décision de l'empereur romain Théodose 1^{er} de séparer l'empire en deux parties l'Orient et l'Occident, auxquelles succède la partition entre une église catholique et une église orthodoxe, la Bosnie est " une vieille cicatrice européenne entre l'empire d'Orient et d'Occident ", " les haines ancestrales jamais apaisées ", " la marmite sous pression ", " le réveil des tribus " (un sujet intitulé " Europe ou tribus " est diffusé par Antenne 2 le 29/02/1992).
- Le troisième moment est celui de l'entrée en scène explicite des nationalismes (1993-1994) : le terme de " nettoyage ethnique " est désormais complètement intégré et naturalisé dans les commentaires, " le réveil des nationalités ", " la poudrière yougoslave ", " le rêve de la grande Serbie ", " l'ultra-nationaliste Milosevic ", le " puzzle yougoslave ". etc.
- La dernière période (1994-1996), enfin, insiste essentiellement sur le découpage opéré sous l'autorité d'un " nouvel ordre mondial " ; " la Russie mise hors-jeu ", " un nouvel ordre international ", " le sauvetage de l'Europe ", etc.

À chacun de ces recadrages " historiques ", un nouveau champ perspectif est, à chaque fois, proposé. Il va être, en quelque sorte, assimilé et naturalisé par les acteurs de l'information pour venir constituer une sorte d'arrière-plan structurel du traitement futur des péripéties de la guerre. Ce phénomène discursif a été décrit dans un certain nombre de ses travaux par Louis Quéré dans lesquels ce dernier avance que la pratique informative impliquée dans ce processus d'encadrement des événements " passe par la schématisation d'un divers hétérogène sous une totalité intelligible et par son affiliation à un contexte de description ." Ce mécanisme met en évidence toute la dimension constructiviste et prospective de ce type de traitement médiatique qui passe " d'une information reflet, [...] à une information générative et opérationnelle ". Certes, de cet empilement de cadres successifs découle un effet cumulatif et rémanent dès l'embrasement du conflit. Toutefois, le regard médiatique lors de chacun des changements de son cadre d'observation, va demeurer polarisé pour une période déterminée sur la nouvelle thématique qui vient d'être introduite. Cette histoire médiatique ressemble fort alors aux pièces d'un puzzle qui seraient assemblées de façon incomplète en opérant par sauts et par ponts négligeant des zones entières qui n'ont pas été encore mises à jour par les projecteurs de l'actualité. Au fur et à mesure de l'avancée du conflit, il arrive que quelques pièces se rejoignent et par un effet cumulatif comblent progressivement certaines zones laissées vierges.

À côté de ces cadres de description assez stables, d'autres représentations plus diffuses circulent dans l'ensemble des sujets ayant trait à l'Histoire de l'Europe. Elles sont constamment réactivées tout au long de ce conflit. Ne serait-ce que parce que la guerre se déroule " à deux heures de Paris " et que les fondations successives de l'état yougoslave renvoient inévitablement aux deux conflits mondiaux. De même, l'évocation de Sarajevo rappelle immédiatement le déclenchement du premier conflit mondial. Tout comme la brutalité du conflit lui-

même, les images des camps serbes, des massacres, des charniers, la “ purification ethnique ” vont s’avérer tout à fait propices à la convocation des souvenirs traumatiques du second conflit mondial. Épisodiquement, une autre tentative d’historisation d’ordre plutôt économique et social affleure parfois dans certains de ces dossiers rétrospectifs, l’existence des Républiques riches du Nord auxquelles s’opposent celles pauvres du Sud.

Comme on peut le constater, aveuglé par la prégnance de l’actualité, cet ajustement du regard journalistique qui s’opère au coup par coup, apparaît en définitive fort éloigné du point de vue synoptique de l’historien. Face à ce type d’événements aux frontières géopolitiques et temporelles incertaines et face à cette nature durative voire itérative de l’événement lui-même, le travail des journalistes de télévision ressemble fort à celui de Sisyphe, contraints qu’ils sont de toujours déplacer leur point de vue, de multiplier les sources d’accès aux images d’archives et de reconfigurer sans cesse leur vision du cadre événementiel.

Une histoire des images.

Une autre caractéristique d’ordre structurel est patente et traverse l’ensemble de ces tentatives de *reconstructions rétrospectives* du conflit et de ses origines. Elle découle de l’inertie du dispositif du journal télévisé lui-même qui se doit de rapporter avant toute chose la face visible de la trame événementielle à travers des images. S’attachant à reconstituer la traçabilité de l’événement présent, le média ne fait que restituer une mémoire médiatique indigène basée sur ses propres documents archivistiques qui ont accédé entre temps au statut de moments télévisés historiques jugés fondateurs. Le média à travers ces phénomènes d’auto-citation en vient ainsi à produire progressivement sa propre mémoire de cette guerre et simultanément à fabriquer celle de ses publics. Aux déterminismes invisibles, se substitue un chapelet d’images spectaculaires décontextualisées qui circulent de chaîne en chaîne (les arrêts sur images sur les décombres de Vukovar, les figures traumatiques des prisonniers des camps serbes, les images-cibles des marchés de Sarajevo et de Mostar ou des passants fuyant le tir des snipers, etc.). Il en va évidemment de même des commentaires qui véhiculent au fur et à mesure de l’avancée du conflit leur lot de formules figées ; une sédimentation continue des mêmes métaphores, de dénominations ou qualificatifs identiques. L’information télévisée secrète ainsi son propre panégyrique nourri de ses images d’Épinal, telle une mémoire imagée qui viendrait alimenter les images du jour afin de leur re-donner du sens. Cette prime accordée à la mémoire télévisuelle a pour conséquence immédiate le fait que ce procédé explicatif se confond souvent avec le fil spectaculaire d’une pseudo causalité historique établie à partir de la succession de ces images-balises.

Les images de l’information télévisée connaissent ainsi plusieurs vies. Une première brûlante, celle de la monstration des faits ; les images y sont asservies à leur statut indicial de trace de l’événement. Une seconde purement symbolique celles de ces images-balises évoquées plus haut ; les images y sont devenues des avatars médiatiques accédant en tant que telles au statut de documents archivistiques. Parfois, les images télévisuelles y connaissent une troisième vie que l’on pourrait qualifier de posthume, lorsque la “ chouette de Minerve ” a accompli son vol. Je pense à deux sujets tout à fait symptomatiques. Le premier diffusé par *France 2* le 23/11/1995 lors des accords de Dayton composé de fragments d’anciens reportages de la chaîne (dont les commentaires de l’époque sont conservés), ponctué d’une série d’interrogations rétroactives : “ Fallait-il laisser faire les massacres ?[...] Fallait-il attendre si longtemps pour intervenir ? ”, tout à fait semblable dans sa forme à une bande-annonce. Le second diffusé par *Arte info* à l’occasion de l’entrée en vigueur de la nouvelle constitution yougoslave le 16/01/2003, présentant au ralenti un *digest* des moments forts du conflit dans les Balkans, accompagné d’une marche funèbre, une sorte de vidéo-clip tragique. Dans ces deux cas, les images télévisuelles, vidées de leur charge référentielle deviennent de véritables icônes. Elles sont, pourrait-on dire, quasi démonétisées, désamorçées par les différents procédés d’esthétisation. Procédés

évacués totalement par le surmoi normatif des journalistes lorsqu'il s'agit du traitement des véritables images d'actualité.

Le journalisme de télévision acteur de l'histoire ?

Le journalisme de télévision dans les pratiques que je viens d'évoquer ici, incarne partiellement les deux figures du journaliste décrites par Yves Lavoine celle du " serviteur de l'historien futur " qui opère la "transmutation" de l'actualité en documents (audiovisuels) et celle " du médiateur de l'histoire " qui s'efface pour rendre compte. Je serais tenté d'ajouter une cinquième figure de journaliste, celle du journaliste " acteur de l'histoire ". Acteur dans un sens paradoxal, puisque c'est un acteur qui joue les seconds rôles, si l'on ne veut pas le considérer comme un simple instrument de l'événement. Lors de certaines péripéties de cette guerre, la diffusion délibérée de ce que j'ai appelé des " images tremplin " a pu concourir à donner à la médiatisation de l'événement une dimension quasi-performative. Ainsi, la multidiffusion de deux de ces séquences " insoutenables " (les bombardements des marchés de Sarajevo en 1992 et 1994) semble avoir correspondu à un palier décisif dans la dramatisation de l'événement et a joué à chaque fois de façon manifeste comme un déclencheur pour les activités diplomatiques (les ultimatums successifs).

Mais cette figure a pu intervenir de façon plus diffuse. Elle est attestée dans ce qui nous est apparu très tôt comme un des traits constants et caractéristiques du mode de traitement de l'événement par les chaînes françaises : la priorité donnée (surtout à partir de 1992) aux victimes civiles du conflit, à l'évocation de leurs difficultés et des dommages subis. Ce phénomène apparaît d'autre part très lié à la mise en valeur des actes humanitaires, objets de multiples traitements, notamment lorsqu'il s'agit d'organismes français. Le traitement du conflit en ex-Yougoslavie atteste bel et bien d'un positionnement médiatico-humanitaire de la part des médias français. Cela signifie : ne pas traiter les événements à travers un discours rationnel et des analyses géopolitiques (faible présence des paroles d'experts et relégation des sujets diplomatiques et politiques dès la mi-92), mais à travers le spectacle de la souffrance des victimes. La déclaration concernant une " intervention [exclusivement] humanitaire " proférée à l'époque (juin 92) par le président français semble avoir opéré comme un déclencheur pour un changement d'orientation du regard médiatique. Le média télévisuel adopte le point de vue des victimes et de leur détresse. Les chaînes vont en rendre compte en privilégiant la restitution de deux domaines scéniques qui, dès 1992, deviennent centraux : la *scène civile* et la *scène humanitaire*, illustrées par des reportages originaux autour de récits révélateurs de la vie des populations (les orphelins, les vieillards, les femmes) ou de figures héroïsées appartenant à la scène humanitaire (les convois, les membres des O. N. G., le général Morillon, etc.). Progressivement, cette figure éloignée de "l'autre étranger" se métamorphose progressivement en celle du "même" souffrant. De façon parallèle et complémentaire, les journaux télévisés se font de plus en plus l'écho de manifestations de l'opinion publique "engagée" ou bien sollicitent les réactions de personnalités issues de la société civile. Face à l'absence d'agenda diplomatique, politique et européen, les médias instrumentalisés et instrumentalisant l'opinion publique, semblent ainsi avoir proposé leur propre contre-agenda.

Le documentariste ou l'historien de l'immédiat.

On le perçoit aisément, ces tentatives d'historisation du réel débouchent, nous venons de l'observer, sur une histoire à géométrie variable, à courte vue et éphémère. L'information télévisée y apparaît sans cesse tiraillée entre la fidélité aux faits et la dynamique d'empathie qui la relie à son public. Posture schizophrénique dont semble préservé un autre genre télévisuel, le documentaire, régi par une autre temporalité qui lui permet de nourrir les événements de toute leur expansion significative et historique. En ce sens, il semble incarner cette

troisième figure du journalisme, “ l’historien de l’immédiat ”, décrite par Yves Lavoine et exemplifiée par un Paul Nizan en son temps ou un Jean Lacouture aujourd’hui. Le documentaire britannique “ Yougoslavie, suicide d’une nation ” est tout à fait exemplaire de ce type de démarche. En dépit de son faible taux d’audience lors de sa diffusion, il ne fait nul doute qu’il a joué un rôle de document de référence pour la production télévisuelle et pour les journalistes eux-mêmes. Deux ans d’enquêtes, d’entretiens, de témoignages et le format télévisuel du documentaire (presque 5h) permettent d’approcher cette spécificité qui éloigne la fabrication du journal quotidien de la rédaction du livre. Mais surtout, cette démarche générique échappe à la pression de plus en plus forte de l’actualité au jour le jour qui semble pour ce qui concerne la télévision être de plus en plus mal vécue par les acteurs professionnels et essentiellement depuis l’apparition des chaînes d’information continue. L’offre informative télévisuelle fait désormais le pari de couvrir et souvent de saturer les demandes potentielles des publics et non pas d’éclairer le présent à la lumière de l’Histoire. Ce qui s’esquisse c’est en fait, comme le signalait déjà Andréa Semprini à propos de CNN, la construction d’un “ monde possible ” commun s’imposant dans sa pure actualité et non pas de la consolidation d’une histoire commune. Et, il semble bien que l’information télévisée soit durablement si ce n’est structurellement confrontée à cet état de fait.

Une indéniable prise de distance.

Je terminerai sur l’évocation de cette quatrième figure du journaliste proposée par Yves Lavoine qui équivaudrait à une reconnaissance réciproque et à “ une nette distinction de leurs rôles ” respectifs, elle semble entérinée dans les pratiques et actée à travers une indéniable prise de distance du journaliste vis-à-vis de l’Histoire ou tout du moins de l’explication historique. Certaines évolutions récentes attestent tout à la fois de cet éloignement et dans le même temps d’une tentative de dessaisissement de tout point de vue historique sur l’actualité. La première c’est le recul manifeste dans les éditions des 20 heures des chroniques assurées par les journalistes spécialisés au profit des plateaux de situations assurés par les grands reporters sur le terrain. Au début de cette guerre, Georges Bortoli et Dominique Bromberger font leurs dernières apparitions. Le deuxième fait, suite à cette disparition, est le recours à des experts extérieurs, politologues ou experts des affaires internationales. Comme si le point de vue historique était désormais totalement externalisé et comme si l’*ethos* du journalisme de télévision se repliait définitivement sur cet imaginaire de l’immédiateté et de soumission totale à l’actualité, déléguant le point de vue englobant à une instance tierce. Fait remarquable, cette médiatisation des experts est concomitante de l’intrusion dans l’entourage des politiques de ces “ *spin doctors* ”, communicants spécialistes de la gestion de l’opinion et prenant en charge l’agenda médiatique des décideurs. C’est évidemment le cas de la couverture de la guerre au Kosovo et de la composition de l’équipe de Jamie Shea, le porte-parole de l’OTAN. Nouveaux intermédiaires dans la sphère politique, ces hommes de l’ombre jouent en quelque sorte le rôle d’experts et de pare-feu pour la pénétration du discours des politiques dans la sphère des médias. Et aujourd’hui, il faut bien faire le constat que l’information de crise ne peut se passer de ces supplétifs tant du côté des décideurs politiques que du côté des acteurs médiatiques.

En définitive, la courte durée semble s’imposer comme le temps naturel du récit médiatique et sans nul doute le format court comme son principal handicap. Et il reste à parier que le recul voire l’effacement de cette posture ou de cette prétention à courtiser l’historien ne s’accompagne pas d’une illusion de la part des journalistes qui voudrait que l’information se suffise à elle-même et qu’elle tienne lieu et place d’une explication finale du monde.

Références.

Charaudeau, Patrick, Croll, Anne, Fernandez, Manuel, Lochard, Guy, Soulages,

Jean-Claude, *La télévision et la guerre. Déformation ou construction de la réalité ? Le conflit en Bosnie (1990-1994)*, Bruxelles, INA / De Boeck Université, 2001.

Charaudeau, Patrick, *Le discours d'information médiatique, la construction du miroir social*, Paris, Nathan-INA, 1997.

Charaudeau, Patrick, Lochard, Guy, Soulages, Jean-Claude, “ La construction thématique du conflit en Ex-Yougoslavie par les journaux télévisés français (1990-1994) ” *Mots* n°47, Paris, Presses des Sciences Politiques, 1996.

Lavoine, Yves, le journaliste, l'histoire et l'historien, les avatars d'une identité professionnelle (1935-1991), *Réseaux* n°51, Paris, CNET, 1992.

LE GOFF, Jacques, CHARTIER, Roger, REVEL, Jacques (ss. la dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, 1974.

Quéré, Louis, *Des miroirs équivoques, aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, Res-babel, 1982.

Quéré, Louis, “Événement et temps de l'histoire” in *L'événement en perspective*, (sous la direction de Jean-Louis Petit), *Raisons pratiques*, N° 2, Paris, Editions de l'Ecole des hautes Etudes en Sciences sociales, 1991.

Semprini, Andrea, “ L'individualisme planétaire de CNN ” in *Analyser la communication*. Paris, L'Harmattan, 1996.

Soulages, Jean-Claude, *Les mises en scène visuelles de l'information*, Paris, Nathan-INA, 1999.

Soulages, Jean-Claude, “Un thème événement ; la guerre en ex-Yougoslavie (1990-1994)”, *Questions de communication* n° 1, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2002.